

Ruralia

Ruralia

Sciences sociales et mondes ruraux contemporains

07 | 2000

Varia

Horlogeries et horlogers du Faucigny (1849-1934). Les métamorphoses d'une identité sociale et politique

Thèse de doctorat en histoire sous la direction d'Yves Lequin, Université Lumière Lyon 2, 3 volumes, 748 f°, soutenue le 1er décembre 2000, devant un jury composé de Serge Chassagne (président), Laurence Fontaine, François Jéquier, Yves Lequin, Jean-Luc Mayaud et André Palluel-Guillard, mention très honorable et félicitations du jury à l'unanimité.

Pierre Judet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/198>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2000

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Pierre Judet, « Horlogeries et horlogers du Faucigny (1849-1934). Les métamorphoses d'une identité sociale et politique », *Ruralia* [En ligne], 07 | 2000, mis en ligne le 25 janvier 2005, consulté le 12 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/198>

Ce document a été généré automatiquement le 12 mai 2019.

Tous droits réservés

Horlogeries et horlogers du Faucigny (1849-1934). Les métamorphoses d'une identité sociale et politique

Thèse de doctorat en histoire sous la direction d'Yves Lequin, Université Lumière Lyon 2, 3 volumes, 748 f°, soutenue le 1er décembre 2000, devant un jury composé de Serge Chassagne (président), Laurence Fontaine, François Jéquier, Yves Lequin, Jean-Luc Mayaud et André Palluel-Guillard, mention très honorable et félicitations du jury à l'unanimité.

Pierre Judet

- 1 Au cours du XIXe siècle, alors que la ponctualité et la précision dans la mesure du temps deviennent des exigences sociales, l'industrie horlogère se doit d'évoluer vers plus de standardisation. Depuis le début du XVIIIe siècle, on fabrique des pièces d'horlogerie autour de Cluses, petite ville de la vallée de l'Arve (Haute-Savoie) non loin de Genève. Or cette activité sous-traitante, qui n'est que l'un des éléments d'une pluriactivité systématiquement pratiquée, répond très mal à la nouvelle demande. C'est en 1849 que l'École d'horlogerie de Cluses ouvre ses portes et relance bientôt une industrie menacée de disparition. Attirés par ce renouvellement, des horlogers compétents, souvent venus de la Suisse voisine, s'installent à Cluses. Peu à peu, de gros ateliers et de petites usines apparaissent, se développent et renouvellent la *fabrique* horlogère du Faucigny par une spécialisation de plus en plus marquée dans les petites pièces de montres (pignons et roues). Ainsi, à la fin de XIXe siècle, l'horlogerie est pratiquée partout autour de Cluses et, alors que la pluriactivité n'a pas disparu, ceux qui exercent cette industrie peu ou prou se disent volontiers « horlogers ». La puissance des nouveaux patrons s'affirme tandis qu'un monde ouvrier tend à prendre forme, même si nombre d'employés sont assez proches de leur employeur. La pluriactivité évolue en se recentrant autour des revenus que fournit le travail industriel et une génération nouvelle « grandit » en horlogerie. Au début du XXe siècle, les grèves font leur apparition dans le canton encore très rural de Cluses. Celle

qui éclate en mai 1904 se termine mal puisque les fils du patron concerné par le mouvement tirent sur la foule et tuent trois personnes. À la suite de cela, l'usine est prise d'assaut et incendiée. Ces événements ont un grand retentissement et, trente ans plus tard, le drame est immortalisé par Aragon dans *Les Cloches de Bâle*. Une impressionnante vague de grèves secoue la vallée jusqu'en 1907, mais, dès 1908, la crise menace l'industrie dans son existence même. La Première Guerre mondiale vient à point nommé relancer l'activité vers de nouveaux marchés dans la production de pièces de métal tournées (« décolletage »). Au travers des épreuves, une partie de la main-d'œuvre affirme sa présence sur la longue durée et profite de l'essor de la nouvelle activité tandis que les usines de Cluses attirent une population nouvelle. Ce « noyau dur » est constitué pour partie des familles patronales. Mais il s'agit aussi d'individus issus de vieilles familles horlogères qui n'ont pu fonder durablement leur entreprise et de « nouveaux horlogers » qui sont entrés très jeunes dans l'industrie. Bien souvent, ces deux dernières catégories se sont engagées dans le syndicat des années 1900. Vingt ans plus tard, on retrouve fréquemment ces « ouvriers », non pas à la tête des grèves qui secouent ponctuellement l'industrie en reconversion, mais à des postes où leur compétence est reconnue : ils sont devenus « mécaniciens » ou « décolleteurs ». Certains ont fondé leur entreprise ou siègent dans les municipalités aux côtés des patrons. Le décolletage s'installe sur les terres occupées précédemment par l'horlogerie et, dans les années 1930, la nouvelle industrie est en cours de « naturalisation ».

- 2 J'ai voulu comprendre comment la vallée de l'Arve pouvait être à la fois une vallée industrielle sur la longue durée et, en ce qui concerne ses ouvriers de début du siècle, un exemple du combat prolétarien. Cette thèse examine donc les transformations du rapport d'une main-d'œuvre rurale à l'industrie et le mouvement des identités dans un monde horloger pluriactif montagnard sujet à des mobilités de tous ordres.
- 3 Quels sont les rapports entre les mots du mouvement ouvrier, la geste ouvrière ou populaire et l'expérience quotidienne de ce monde du travail ? Qui sont en fait les acteurs des mouvements sociaux ? Ce ne sont pas les militants professionnels, mais les militants syndicaux locaux, ceux qui assurent le lien entre la dimension nationale et la dimension locale. La thèse veut répondre à la question classique « d'où viennent les militants, qui sont-ils ? », mais aussi à la question « que deviennent-ils ? » voire « que deviennent leur enfants ? » Mais il ne s'agit pas seulement des militants car les acteurs de la geste ouvrière ou des mouvements de la « foule » ne sont pas forcément les mêmes dans toutes les situations. J'ai voulu repérer ces acteurs leurs parcours et leurs familles jusque dans les situations de violence.
- 4 Si le drame de 1904 et la puissance des grèves dans les années 1900 attirent l'attention, ceci ne doit pas masquer la cohérence d'un système social local qui « tient » sur la longue durée. Paradoxalement, l'étude des diverses formes de la mobilité sociale peut être une façon de répondre à cette interrogation. Les occasions de migrations ne manquent pas. La question se pose avec d'autant plus de force que la vallée de l'Arve appartient à une vaste nébuleuse horlogère qui s'étend de Cluses à Bâle en passant par Neuchâtel et Besançon. La question de la mobilité se pose aussi dans la vallée, d'une commune à une autre. Elle se pose même pour ceux qui, tout en restant sur place, passent d'une activité dominante à une autre : l'horlogerie n'est longtemps que l'un des éléments d'une pluriactivité largement appuyée sur la terre. La question de la mobilité sociale rebondit donc sur celle de la pluriactivité. Quelle est la place de l'horlogerie dans cet ensemble ? Peut-on encore considérer la pluriactivité comme une simple survivance ou s'agit-il d'un système en

évolution permanente ? Ce système, fréquent dans les régions de montagne, n'est-il pas générateur de reconversions et donc de reclassements ?

- 5 Voilà qui conduit à l'examen des phénomènes identitaires pour ceux qui restent sur place et dans l'activité. Or, la question des identités présente plusieurs facettes. L'industrie horlogère se transforme profondément pendant un siècle et l'on peut difficilement imaginer que les identités de ceux qui la pratiquent restent fixes sur toute cette période. Être « horloger » à 20 ans et « horloger » à 50 ans n'a pas forcément le même sens dans une société rurale. Il n'est pas certain qu'un même individu, même sur une courte période, puisse être réduit à une seule dimension surtout dans un monde pluriactif.
- 6 La méthodologie utilisée s'efforce de répondre à toutes ces questions. Comment fonctionne ce monde ouvrier rural et montagnard ? Les sources narratives qui privilégient le mouvement ouvrier sont indispensables mais insuffisantes. Elles doivent donc être complétées par des sources construites, des métasources issues d'un travail de reconstitution des itinéraires individuels qui ne laissent pas dans l'ombre les aspects non « ouvriers », plus « terriens », de la vie des acteurs liés à d'autres mondes du fait de la pluriactivité. L'enquête doit donc s'étendre au-delà de la stricte activité industrielle. C'est le cadre du ménage qui m'a semblé le mieux adapté à la fois pour des raisons de fond et pour des raisons pratiques puisque les recensements de populations se font sur la base de ce type de regroupement. Les listes nominatives constituent donc le matériau premier de mon travail. J'ai voulu saisir la vie sociale « au ras du sol »¹. C'est pourquoi je n'ai pas procédé à une analyse de la société par classe sociale et par niveau de richesse mais me suis efforcé de le faire à partir des interactions entre les individus et les familles. Même si patrons et ouvriers sont quelquefois en conflit, les deux groupes sont interdépendants. J'ai essayé de procéder à une sorte de « triangulation » : j'ai considéré que la question ouvrière devait être abordée comme l'un des aspects d'une société locale rurale et montagnarde elle-même prise dans une société englobante. Ceci implique l'intervention d'échelles différentes² et peut relativiser l'antagonisme de classe.
- 7 Au plus près du concret, j'ai travaillé sur une formation sociale précise, et, pour l'étudier, je me suis appuyé sur divers héritages historiographiques en les articulant les uns par rapport aux autres : étude des événements, approche quantitative, approche prosopographique et approche inspirée de la *microstoria* italienne et de l'*alltagsgeschichte* allemande. L'étude événementielle n'est pas inutile, en particulier en ce qui concerne les événements dramatiques de 1904. L'oubli, la transformation ou même la simplification des faits est d'autant plus facile qu'aujourd'hui, le monde du travail est l'objet de pertes de mémoire et que son histoire est dévalorisée³. Or, dans la vallée de l'Arve, l'amnésie est d'autant plus facile que les mouvements migratoires sont très importants. Mais cette exigence de précision concernant un fait, somme toute assez banal, ne prend tout son sens qu'en fonction de la place que je lui ai donnée dans cette recherche. Il s'agit d'une situation exceptionnelle, accidentelle même, qui permet de rentrer en contact avec certains individus ordinairement invisibles des ruraux laissés-pour-compte dans le processus d'industrialisation, par exemple. Il ne s'agit pas pour autant de se laisser guider par un événement isolé de son contexte social. J'ai donc procédé à une étude quantitative de la main-d'œuvre de l'industrie horlogère de Cluses et de la vallée de l'Arve à partir du dénombrement de 1891 qui correspond à la plus grande extension de l'activité. Mais il n'était ni possible ni intéressant de suivre sur plusieurs décennies les 2502 horlogers et leurs familles dénombrés dans le département de la Haute-Savoie à cette date. J'ai donc fait porter mon choix sur Cluses et Scionzier les communes horlogères les plus

importantes et les plus dynamiques de la vallée et sur la commune montagnarde du Mont-Saxonnex, très peuplée, très active et proche de ces deux localités. Ce travail permet des choix d'étude plus fins. La mise en série de caractères communs d'individus réels de Cluses et de Scionzier m'a permis de construire une « stratigraphie horlogère ». Ainsi est apparu un « noyau dur » de main-d'œuvre, celui qui reste dans l'horlogerie, qui survit aux crises et participe aux reconversions. Ce noyau dur n'est pourtant qu'une minorité et le confondre avec l'ensemble de la main-d'œuvre reviendrait à faire l'histoire des « vainqueurs », à construire un milieu fermé et à minorer le caractère foncièrement rural, pluriactif et mobile de la formation sociale. Or, ce noyau dur n'est pas homogène et son existence n'est que le signe, en négatif, de l'importance des mobilités. Pour « faire parler » l'hétérogénéité de ce petit monde je me suis efforcé de pratiquer une histoire sociale fine inspirée par la *microstoria*, l'*alltagsgeschiste* et aussi par certains historiens français⁴ ou par ce qu'à pu écrire Edward Thompson⁵. J'ai voulu aller chercher les structurations sociales dans des actes concrets : dans l'action collective bien sûr, mais aussi dans ce qui fait les rapports humains courants, dans les pratiques concrètes. En ce sens, les actes de mariage constituent une source d'une valeur considérable puisqu'ils permettent, par l'étude du choix du conjoint et des témoins, de saisir les réseaux sociaux qui se manifestent à cette occasion-là. Mais c'est aussi une occasion privilégiée d'étudier les noms, les qualifications professionnelles que l'on se donne, « sous le contrôle des personnes présentes »⁶. Guidé par l'étude quantitative et événementielle, j'ai procédé à un choix et, parallèlement, j'ai reconstitué une cinquantaine d'itinéraires biographiques individuels ou familiaux sélectionnés en raison de leur place dans la formation sociale. Cette approche permet donc un *retour sur l'événement* ici le drame de 1904 non pas en fabriquant des individus moyens mais en recherchant les réseaux, leur évolution, leur réorientation, leur recomposition, leurs centres et leurs marges.

- 8 Cette méthode m'a permis de mettre en évidence d'une part l'absence de reproduction sociale à l'identique et d'autre part l'importance de la mobilité sociale, de la pluriactivité et des phénomènes identitaires. Les mobilités sociales et géographiques sont omniprésentes. Au bout du compte, les familles qui restent dans l'activité du début à la fin sont très peu nombreuses et le noyau dur lui-même est hétérogène. Les reconversions successives doivent beaucoup aux apports extérieurs et en particulier aux horlogers et mécaniciens suisses, ce qui montre l'existence concrète d'une nébuleuse horlogère très large et qui tient peu compte des frontières. Mais cette question des mobilités ne peut pas être traitée en dehors de la pluriactivité.
- 9 Celle-ci joue un rôle considérable. Sa temporalité, c'est la longue durée : dans la vallée de l'Arve, elle n'a pas disparu dans les années 1930. Si « l'air de la ville rend libre », celui de la campagne pluriactive est sans doute porteur d'un art de vivre et d'une forme rurale de la liberté pour les humbles. Loin d'être la survivance d'un autre âge, la pluriactivité est en recomposition continue. C'est bien cette organisation économique et sociale qui permet à l'industrie de se maintenir dans la vallée grâce à la permanence d'une main-d'œuvre et d'une « culture du marché ». La pluriactivité concerne non seulement l'individu dans le cadre de sa journée, de son année ou de son cycle de vie mais elle organise largement la vie du ménage et confère aux femmes une place sans doute centrale qui n'est pas toujours facile à voir. Toutefois, le mouvement qu'elle induit n'est pas à sens unique puisque, si nombre d'horlogers sont de plus en plus engagés dans l'industrie, certains d'entre eux, en particulier en montagne, au Mont-Saxonnex par exemple, se consacrent de plus en plus à

l'agriculture. La professionnalisation et la spécialisation ne doivent pas être conçues sur des modèles uniques.

- 10 Enfin, la pluriactivité pose le problème de l'identité. Les identités relèvent de processus, leur expression n'est pas univoque et elles sont largement des usages. Dans un premier temps, quand l'industrie se développe et s'insinue partout dans la société locale, c'est l'identité horlogère qui s'impose. Cette identité est l'expression de la domination patronale : la formation sociale adopte l'appellation des patrons horlogers qui la font vivre. Pourtant, si le fils se déclare volontiers « horloger », son père, se dit plutôt « cultivateur ». Mais la croissance de l'industrie et l'augmentation de la main-d'œuvre qu'elle attire créent des tensions et pèsent sur l'équilibre des pluriactivités pratiquées localement. Alors, dans l'action, et pour un moment seulement, s'affirme une identité ouvrière. C'est le fruit éphémère de la rencontre entre la génération qui a grandi en horlogerie et d'un langage révolutionnaire mieux à même d'exprimer un malaise d'autant plus grand que les tensions qui le sous-tendent ont donné lieu à un affrontement violent. Néanmoins, les mêmes personnes, dans le même temps ou successivement, peuvent faire état d'identités différentes. Les militants syndicaux qui se définissaient en 1904 comme « horlogers », se disent fréquemment « mécaniciens » après la guerre et la reconversion dans le décolletage. Certains d'entre eux se retrouvent au conseil municipal avec les patrons. Comme eux, ils appartiennent au « noyau dur » de la main-d'œuvre. Dans ce cas, l'identité revendiquée est celle de la compétence. Ces deux dimensions sont attachées à un lieu, une vallée montagnarde largement rurale. Ces « horlogers » devenus « mécaniciens » ou « décolleteurs » et parmi eux les dirigeants du syndicat de 1904 sont nombreux font partie de « ces gens qui font territoire ». C'est bien une formation sociale au travers de conflits, d'exclusions et d'inclusions qui a construit sa compétence même si elle l'a empruntée en partie à l'extérieur et même si l'État a joué un rôle important dans ce processus tant par la création et le développement de l'École d'horlogerie que par les commandes militaires pendant la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, l'on peut entendre dans la vallée que la mécanique, « on a ça dans le sang ». Cette formulation est aussi l'expression d'une interdépendance entre ouvriers et patrons réputés compétents, et dans ce monde d'interconnaissance, ce monde de sous-traitants, le patron est lui aussi un ouvrier. Directement ou indirectement, il travaille pour des « donneurs d'ordres » étrangers à la vallée. Mais la perception des identités dépend largement du lieu d'observation. La société englobante a tendance à normaliser les conflits. Cette description normative n'est pas sans effets sur le conflit lui-même : le conflit de 1904 chez Crettiez est une grève et, en ce sens, il met en jeu une identité ouvrière. Néanmoins, la résolution de « l'affaire Crettiez » passe, localement, par l'élimination du coupable, ce qui, d'une certaine façon, permet de refonder la communauté. Ainsi, ce ne sont pas les militants syndicaux qui prennent d'assaut l'usine Crettiez à la suite de la fusillade, ils ne sont même pas présents à la manifestation qui précède le drame. Au contraire, ce sont les moins intégrés dans l'industrie qui se trouvent au premier rang au moment de la mise à sac de l'usine. Ces laissés-pour-compte du processus d'industrialisation disparaissent par la suite, au moment de la reconversion vers le décolletage. La mémoire du drame de 1904 semble être devenue une question « entre-soi », peu valorisante pour l'activité commune.
- 11 Le cas des horlogers-décolleteurs de la vallée de l'Arve est-il si atypique ? Les exemples de développement de l'industrie en milieu rural et montagnard ne manquent pas. De plus, le terme de *district industriel*, particulièrement utile à propos de la troisième Italie ⁷, peut très bien s'appliquer à la vallée de l'Arve ⁸.

NOTES

1. Titre de la préface de Jacques REVEL à la traduction française du livre de Giovanni LEVI, *Le pouvoir au village*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1989, 230 p.
 2. Jacques REVEL [dir.], *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Hautes Etudes, Le Seuil Gallimard, 1996, 243 p.
 3. Guy-Patrick AZEMAR, « Les voix de l'absence », dans *Autrement, Ouvriers, ouvrières. Un continent morcelé et silencieux*, n° 126, janvier, pp. 13-20.
 4. Il s'agit par exemple d'Alain CORBIN, *Le village des cannibales*, Paris, Aubier, 1990, 204 p.
 5. Edward THOMPSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard, Le Seuil, Hautes Etudes, 1988 (traduction française), 791 p.
 6. Jacques DUPAQUIER et Jean-Pierre PELISSIER, « Mutations d'une société : la mobilité professionnelle », dans Jacques DUPAQUIER et Denis KESSLER [dir.], *La société française au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1992, p. 123.
 7. Carlo TRIGLIA, « L'Italie des petites entreprises : un conte de deux districts », dans Arnaldo BAGNASCO et Charles SABEL [dir.], *PME et développement économique en Europe*, Paris, La Découverte, 1994, pp. 43-67.
 8. Robert SALAIS et Mickael STORPER, *Les mondes de production, Enquête sur l'identité économique de la France*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993, 467 p.
-

INDEX

Index chronologique : XIXe siècle, XXe siècle